

## **Kant et la métaphysique : une critique du dogmatisme métaphysique.**

Kant est celui qui fait de la métaphysique un problème ; il s'interroge sur la portée réelle de la connaissance, c'est-à-dire sur la possibilité même de la métaphysique, sur ce que je peux, tout simplement savoir. Il y a un livre dont le projet est de questionner cela, c'est la *Critique de la raison pure*. Kant voit la métaphysique comme un champ de bataille à la différence de la physique, ou de la science, et il veut apporter un temps de paix.

Avec Newton, on change de monde. Ce qui se passe avec l'immense réussite de Newton : la science est faite, c'est-à-dire qu'elle est hors de discussion, que la physique newtonienne n'est pas discutable, ou, discutée, en ses principes et conséquences. Elle est vraie et c'est tout, sans plus avoir d'autres physiques à côté d'elle. Ce n'est pas le cas au XVIII<sup>e</sup> siècle (physique de Leibniz qui s'oppose à celle de Descartes- et Galilée). On peut toujours discuter la raison de la vérité de la physique de Newton, son sens épistémologique, ses conditions de possibilité etc. Certes, mais elle s'impose absolument en son ordre. Et donc, elle change le statut des rapports entre la science et la philosophie : la philosophie trouve la science déjà là, peut éventuellement discuter son sens, mais qu'elle la trouve déjà-là veut dire qu'elle la trouve en dehors d'elle-même. Cela va être le cas de plus en plus, la spécialisation des savoirs s'installant, et impliquant qu'on ne puisse plus, ou presque plus, avoir les deux casquettes du même mouvement ; Kant a une connaissance de Newton, mais ce n'est plus un créateur en matière de science de la nature proprement dit. C'est un premier bouleversement considérable.

Si l'on veut faire de la science, on prend un livre : lisez et apprenez pour le dire vite. Ça ne fonctionne pas pour la métaphysique puisqu'elle ne présente pas un système organisé. Des systèmes différents se combattent contradictoirement. Il va falloir mettre de l'ordre. Et quant à cela, ce qui va être mis au banc des accusés, c'est l'ontologie.

S'il faut tout reprendre critiquement, c'est à tout reprendre du côté de ce qui s'appelle traditionnellement l'ontologie. La question de la possibilité de la métaphysique, c'est d'abord la question de la possibilité de l'ontologie. Et cette possibilité trouve à se réaliser dans une analytique de l'entendement, donc sur un examen préalable de la raison humaine.

Autrement dit, dans *la critique de la raison pure*, l'ontologie se trouve transformée en une simple et modeste doctrine de l'objectivité.

Et Kant de dire à la fin de l'analytique des principes, au troisième chapitre, récapitulatif de toute l'analytique (du principe de la distinction de tous les objets en général en phénomènes et noumènes) :

« L'analytique transcendantale a donc cet important résultat de montrer que l'entendement ne peut jamais plus faire a priori qu'anticiper la forme d'une expérience possible, en général, et que, ce qui n'est pas un phénomène ne pouvant pas être un objet de l'expérience, il ne peut jamais dépasser les bornes de la sensibilité dans lesquelles seules les objets nous sont donnés. Ces principes sont simplement des principes de l'exposition des phénomènes et le titre pompeux d'une ontologie qui prétend donner, des choses en général, une connaissance synthétique a priori dans une doctrine systématique doit faire place au titre modeste d'une simple analytique de l'entendement pur ».

Cette substitution a aussi pour effet une limitation. Laquelle ? La connaissance a priori (c'est-à-dire indépendante de l'expérience) se trouve limitée strictement au phénomène, c'est-à-dire au sensible. Certes, elle, la connaissance, <anticipe> l'expérience, c'est-à-dire qu'elle prescrit la forme, elle l'anticipe – mais hors cette anticipation constituante, elle n'a pas de sens. Ce qui veut dire : l'usage transcendant de l'entendement, son usage hyper-sensible, hyper-physique se trouve par là interdit.

Pour comprendre cette critique qui se déploie comme limitation, il faut partir, ou plutôt repartir, de la phrase qui ouvre *l'Esthétique* (qui est la doctrine de la perception sensible dans laquelle Kant explique la manière dont les choses sont données sensiblement, et cette esthétique s'oppose, dans un premier temps, à l'analytique qui s'occupe, elle, de la manière dont on pense les choses) :

« De quelque manière et par quelque moyen qu'une connaissance puisse se rapporter à des objets, le mode par lequel elle se rapporte immédiatement aux objets et auquel tend toute pensée comme au but en vue duquel elle est moyen est l'intuition. Mais cette intuition n'a lieu que pour autant que l'objet nous est donné ; ce qui n'est possible à son tour qu'à la condition que l'objet affecte d'une certaine manière notre esprit. La capacité de recevoir (réceptivité) des impressions grâce à la manière dont nous sommes affectés par les objets se nomme sensibilité. [...] On nomme phénomène l'objet indéterminé d'une intuition empirique ».

L'intuition connote toujours la présence de la chose, le rapport immédiat à la chose.

Mais ici, l'intuition est l'intuition sensible, ce qui veut dire que l'intuition est un recevoir. De fait, intuitionner la chose c'est la recevoir et pour la recevoir encore faut-il qu'elle m'affecte. Pour que la chose m'affecte, il faut que je sois affectable en tant que l'affection suppose une affectabilité, une capacité de recevoir. Cette capacité de recevoir se nomme la sensibilité. Ce qui est fondamental, c'est que cette intuition sensible, c'est le seul mode suivant lequel des objets nous sont donnés (y compris nous-mêmes). Ce qui veut dire ? La pensée ne donne aucun objet (Dieu par exemple- même s'il reviendra par la petite porte)- elle pense l'objet.

La pensée est bien la marque en nous d'une spontanéité ; je vois (cela m'est donné) un chien. Le phénomène (le chien qui apparaît) est ici déterminé, je ne vois pas un fouillis de sensation ; ce qui m'apparaît est déterminé sous le concept empirique de chien. Mais le concept, comme unité d'une règle qui me permet de subsumer mon intuition empirique sous un concept (le concept est toujours l'unité d'une règle de subsomption- l'entendement est le pouvoir des règles) ne me donne pas l'objet ; il le pense. Contrairement à l'intuition qui est une affection, le concept repose sur une fonction, c'est-à-dire sur l'unité de l'acte qui consiste à réunir diverses représentations sous une représentation commune. Et cette fonction nous la saisissons dans le vif dans l'acte du jugement.

Mais tout cela signifie qu'il n'y a pas d'intuition intellectuelle. L'intuition est intuition sensible et c'est tout ! J'intuitionne quelque chose seulement et seulement si ce quelque chose se donne à mes sens. Cette donation sensible implique la finitude de l'intuition.

La finitude n'est plus la finitude classique (celle de Descartes par exemple) qui se découpe sur fond d'infini positif. La finitude devient ici le terrain même de toute présentation. On passe d'une conception négative de la finitude à une conception positive.

Finitude : je ne produis pas ce qui m'affecte. Dieu, lui, ne reçoit rien : intuitionnant, il produit.

Ce qui se donne dans l'intuition, à l'intuition, comme objet intuitionné, est précisément le « phénomène ».

Kant définit le phénomène comme « objet indéterminé d'une intuition empirique » (tous les mots comptent et sont d'une grande importance ».

Indéterminé : nous sommes dans *l'Esthétique*. Ce qui compte, c'est de séparer l'élément esthétique lui-même. Le séparer du travail de détermination de l'entendement. Esthétiquement, le phénomène est d'abord indéterminé. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit informe- justement, il y a d'abord une synthèse sensible.

Objet : ce qui m'apparaît en face, distinct de moi, comme non-moi, et que le travail de détermination va spécifier en son objectivité.

Empirique : signifie l'apport que je n'apporte pas par moi-même : le matériel du phénomène. La matière est ce qui correspond dans le phénomène à la sensation. Je vois une rose rouge, odorante (voici pour la sensation). Mais le rouge est rouge de la rose, l'odeur est odeur de la rose (voici pour la matière du phénomène). Mais le phénomène ne se réduit pas à la sensation. Si on restait là, on serait en plein empirisme. Kant distingue la matière de la forme du phénomène.

Forme du phénomène ; la rose apparaît toujours comme extérieure à moi, dans ce rapport-ci à moi et aux choses qui l'entourent et le pétale de droite est à droite du pétale de gauche, partes extra partes. Sans cela, il n'y aurait pas d'ordre dans l'apparition de rose qui doit faire bonne figure, faire figure. Cette forme c'est l'espace. Et la rose apparaît au fil du temps (mais je n'insiste pas trop la-dessus).

Donc, le phénomène est (et n'est que) chose pour nous. La chose en soi qui ne vaut que du point de vue de la critique est un concept limite. Il ne faut pas comprendre les choses suivant une sorte de dédoublement <platonicien> qui ferait du phénomène un simulacre ou un double de la chose en soi. Il n'y a pas de dédoublement, en ce sens que la chose en soi n'est pas une autre chose que le phénomène, elle est tout simplement ce qui apparaît à titre de phénomène tel qu'il apparaît à une autre intuition, une intuition non-sensible. La chose en soi est la chose qui nous apparaît sensiblement- affranchie de la condition de la sensibilité. Ce serait la chose – pour Dieu, tel que radicalement il l'intuitionnerait et par là même la produirait de fond en comble.

Le phénomène, lui, sonne, tout simplement, le glas des choses, justement. L'ontologie est non de l'ens, non de l'étant en tant que tel- mais de l'étant sensible : du phénomène. Mais le phénomène est aussi objet. Le phénomène, objet indéterminé d'une intuition empirique, se trouve aussi déterminé par l'entendement, qui règle la pensée de l'objet suivant des concepts purs, investis dans des principes, qui sont des conditions de possibilité de l'expérience, expérience devant être comprise comme l'objectivité réglée et une pour tout objet empirique (l'objet empirique est ce qui se présente dans un ensemble lié qui s'appelle expérience, qui n'est pas un pur changement sans règle, mais qui se présente comme totalité liée suivant des concepts et des principes purs).

L'ontologie doit laisser la place au nom modeste d'une simple analytique de l'entendement, c'est-à-dire une doctrine transcendantale de l'objectivité. « J'appelle transcendantale toute connaissance qui s'occupe moins des objets que de nos concepts a priori des objets ». Ce qui remplace l'ens et ses catégories, c'est l'objet en son objectivité-limité au sensible, au phénomène.

« L'ontologie est cette science qui constitue un système de tous les concepts et principes de l'entendement, mais seulement dans la mesure où ils portent sur des objets qui peuvent être donnés au sens et donc être justifiés par l'expérience ».

Par entendement, il faut entendre tout simplement et fondamentalement une activité judiciaire, ce n'est pas un réceptacle d'idées (pour Descartes, l'entendement est passif : il contemple l'idée). Or, ce n'est pas la même chose qu'avoir une idée dont je contemple le contenu objectif, et d'être originairement activité objectivante. Cela implique une autre idée du sujet : sujet substantiel pour Descartes ; activité originairement synthétique de l'aperception pour Kant- je pense veut dire je pense l'objet, c'est-à-dire je relie. Le sujet est ainsi l'unité dernière de la synthèse.

L'entendement pur projette avant même (au sens fondateur et pas chronologique) toute donation sensible (toute rencontre du phénomène) un horizon qui dépasse l'expérience stricto-sensu. L'entendement rend possible l'expérience comme ensemble de phénomènes liés par des lois a priori. Il y a une pensée de l'objet a priori, mais cette pensée hors de la donation sensible des phénomènes est vide.

Le dépassement de l'expérience n'est qu'en vue de l'expérience. Cependant lorsque ce dépassement s'affranchit de l'expérience, par exemple lorsque la causalité « fonctionne » hors du champ de l'expérience qu'elle rend possible, alors elle fonctionne à vide, elle est dépourvue de sens.

Nous avons dit au début que la connaissance n'est que du sensible. Mais cette limitation de la connaissance signifie justement que la connaissance tend à s'illimenter, à dépasser ses limites. Toute l'originalité de Kant repose sur l'idée que la question du concept pur, de l'apriori est la suivante : à quelle condition un concept a une signification ? (ce qui est dire qu'il puisse ne pas en avoir). À quelle condition un concept pur, une catégorie, a-t-il un sens ? Tout simplement, s'il est accompagné de son schème, s'il peut indiquer la manière dont il détermine a priori l'intuition. Un schème c'est ce qui sensibilise le concept pur, le temporalise. Le schème de la substance : la permanence dans le temps. Le schème est une méthode. Un concept sans son schème, c'est-à-dire son applicabilité à l'intuition, est complètement vide. Cela veut dire : un concept doit pouvoir exhiber qu'il n'est que la pensée de l'objectivité du phénomène. Mais considéré hors cette condition, ils peuvent donner lieu à l'illusion qu'ils signifient justement plus lorsqu'ils sont délivrés de cette condition.

Là est l'origine du dogmatisme métaphysique, ontologique. La métaphysique n'a cessé de considérer que moins c'est plus- à partir du simple fonctionnement logique, vide, pris pour une détermination des choses en soi- ou en général. La métaphysique fait de pauvreté vertu.

C'est parce que le fonctionnement seulement logique vide du concept est possible, c'est- à-dire qu'il donne l'illusion de penser les choses en général (sans distinction de leur donation) qu'ensuite, à partir de cette illusion consubstantielle à l'entendement, qui est son absence de critique, il peut donner l'apparence de fonctionner comme déterminant les choses en soi. Des choses en général aux choses en soi, la conséquence est bonne, c'est-à-dire mauvaise.

Il y a deux hybris : la première, c'est lorsque l'entendement dépasse le sensible pour faire du supra-sensible une connaissance. La seconde, c'est lorsque la connaissance sensible se comprend elle-même comme atteignant l'être des choses. Connaître n'est pas penser.

Nous n'entrerons jamais dans la terre promise.

On peut, en revanche, maintenant entrer non pas dans la terre promise, mais dans la dialectique transcendantale- le but de mon intervention. Allons-y.

La dialectique transcendantale (critique du fonctionnement illusoire de l'entendement, l'exhibition de l'apparence comme apparence).

Il s'agit de la critique du pouvoir même de la raison. Il faut donc montrer que la raison, nécessairement, engendre une triple dialectique suivant les directions des trois cases de la métaphysique spéciale, qu'elle est orientée dialectiquement vers trois objets (le monde, l'âme et Dieu), et ceci suivant son mouvement même ou sa structure (elle ne trouve pas ses objets devant elle, elle les produit nécessairement, ou naturellement, et ceci illusoirement). C'est la métaphysique naturelle quoi- les hommes sont tous métaphysiciens si vous voulez. Il y a comme une dynamique qui nous fait, nécessairement, poser de tels objets.

Il s'agit de montrer que la raison, en sa racine, a une structure illusoirement métaphysique et que cette structure pré-détermine les voies mêmes selon lesquelles elle se réalise métaphysiquement. Il y a un ressort dans la raison qui la pousse à s'ordonner à de pseudo-objets, qui lui sont des Idées.

Pourquoi la raison est-elle confrontée naturellement à une dialectique ? Pourquoi laisse-t-elle le champ à une illusion ? L'illusion n'est pas l'erreur. L'illusion est interne, l'erreur est externe. Pour remédier à l'erreur, il suffit de limiter l'usage du jugement (de la volonté) dans les limites de l'entendement, de la raison comme faculté des idées claires et distinctes- il ne faut pas faire preuve de précipitation et de prévention.

Mais l'illusion propre à la raison, elle naît du dedans de la raison- la raison est menacée de l'intérieur par un fonctionnement naturel qui lui appartient essentiellement.

Et Kant de dire : « Toute notre connaissance commence par les sens, passe de là à l'entendement et s'achève dans la raison, au-dessus de laquelle il n'y a plus rien en nous de plus élevé pour élaborer la matière de l'intuition et pour la ramener à l'unité la plus haute de la pensée ».

La raison n'a pas de rapport immédiat aux phénomènes, mais ne se rapporte à eux que par l'intermédiaire de leurs déterminations par les règles de l'entendement.

Positivement, elle poursuit un travail d'unité de l'oeuvre de l'entendement.

« tout ce qui arrive a une cause » ; c'est une proposition de l'entendement, qui n'a de sens qu'à constituer l'expérience, qu'à déterminer les phénomènes suivant les lois de leurs connexions temporelles nécessaires. Si on avait que l'entendement : lois de causalité.

Or, la raison expose ces lois sous une loi unique qui vaut comme principe rendant possible une déduction, une connaissance du particulier dans l'universel. Si le concept de cause s'applique aux phénomènes, il est de raison, remontant de cause en cause, d'appeler à un achèvement de la série causale dans une première cause. La raison est unifiante, systématisante.

Kant va montrer que la raison produit nécessairement 3 idées. Ce qui me semble fondamental c'est cette idée que c'est à partir de la raison elle-même, de son fonctionnement, qu'il faut comprendre la genèse de la métaphysique. La raison, en elle-même, est métaphysique. Ce qui veut dire que Kant s'efforce de comprendre à la racine la genèse même de la métaphysique dans le sujet rationnel. Maintenant, ce caractère métaphysique du sujet rationnel est illusoire.

Si on pense au plus grand et plus drôle philosophe anglais : Hume- pour ce dernier, la raison est un paquet d'habitudes, une détermination particulière, et réglée, de l'imagination, c'est-à-dire de la capacité d'associer, à une impression, l'idée vide d'une chose absente. C'est la capacité de croire. Croire que ceci arrivera. Mais de ce côté là, il ne s'agit plus de la raison, mais de la croyance en général, et donc la raison a la même origine (psychologique et naturelle) que le délire. D'où la possibilité de verser dans le scepticisme. On pourrait parler ici d'une métaphysique naturelle à l'esprit humain qui se donnerait comme pente du raisonnement produite en nous par la nature, provenant de l'esprit humain nature d'une certaine manière.

Pour Kant, métaphysique naturelle veut dire : qui concerne la structure même de notre raison, qui implique alors la tâche d'en discerner un bon usage (usage théorique et pratique). Or, tel qu'il fonctionne, ce caractère métaphysique du sujet rationnel est illusoire.

Sur quoi repose le principe de l'illusion ? Pour répondre il faut dire que la métaphysique spéciale repose sur la constitution du sujet rationnel et que, par là, elle ne repose pas sur la rencontre possible d'un objet- elle n'a pas d'objets. La raison est loin de l'objet : elle s'y rapporte à un degré de médiation de plus par rapport à l'entendement. Plutôt : elle repose sur la dialectique de la raison qui produit illusoirement des objets qui sont des pseudo-objets. C'est dans et par le raisonnement (en démontrant) que la raison produit naturellement mais illusoirement ces objets. Ce sont les métaphysiques classiques qui sont visées qui supposent la raison capable de saisir rationnellement les objets métaphysiques.

Les métaphysiques dogmatiques vivent de l'illusion objective, ne se retournent pas critiquement sur elle-même pour comprendre le mécanisme qui les pousse à produire un objet qu'elles croient <devant elles>.

Les idées sont <transcendantales> ; elles ont un rôle de condition pour l'expérience. Elles ont un bon usage donc et ce bon usage n'est pas <constitutif> de l'objectivité : il est seulement régulateur. Il enjoint l'entendement de poursuivre ses recherches, appuyé sur l'intuition, dans une forme unitaire et systématique. On pourrait dire : la raison n'est que cela : le dernier dynamisme unificateur de la connaissance. Unifier l'expérience dans et par la connaissance systématique des phénomènes.

Le mauvais usage est la transformation de l'exigence de systémativité et d'unité en connaissance d'un objet supposé donné- au-delà du sensible.

L'ontologie et la métaphysique spéciale reposent toute entière sur la considération d'un objet non-donné, essentiellement non-donné, en donné. Le principe même de cette fausse donation : la raison tend nécessairement à réaliser son objet.

Certes, l'illusion fondamentale suppose de raisonner sur un objet non-donné, de saisir un objet par la seule raison. Mais on pourrait arguer que les métaphysiques classiques se donnent explicitement ce droit, le vérifie dans les preuves de l'existence de Dieu. Les preuves de l'existence de Dieu, c'est la possibilité vérifiée que la raison peut déduire d'elle-même un objet existant, les preuves de l'existence de Dieu, c'est l'existence découlant nécessairement de la raison. Un chant à la puissance de la raison ; la raison s'assure en raison d'elle-même dans la saisie de l'absolu, par où elle se démontre comme en puissance de connaissance de l'absolu. Mais voilà qui est faire de pauvreté vertu.

Il y a un usage théorique légitime des Idées de la raison, dès lors que la raison ne réalise pas ses Idées pour en fournir une prétendue connaissance d'objet. Les idées sont des pôles qui dirigent l'activité de la connaissance (idées régulatrices), qui, reverse la métaphysique rationnelle à un rôle important mais qui ne saurait être celui d'un fondement réel pour la connaissance. Voilà un bouleversement total des rapports de la métaphysique et de la science. En quel sens ?

Pour Descartes, l'articulation de la métaphysique et de la science est une articulation à l'intérieur du savoir (et dans et à partir de l'exigence mathématique de la certitude du savoir).

Or, une telle représentation (celle de l'arbre dont la métaphysique est la racine) est maintenant totalement impossible. La fondation du savoir ne se fait plus par recours à la connaissance métaphysique d'un objet (Dieu, l'âme), fondant la connaissance d'un autre objet, le corps comme s'organisant en une physique mathématique. La fondation de l'objectivité de notre connaissance ne passe plus par la connaissance rationnelle d'objets particuliers- elle se fonde tout entier sur la fondation par la raison elle-même des facultés du sujet.

Il y a différence totale entre une fondation transcendantale du savoir et une fondation métaphysique. La deuxième est toujours une connaissance d'objet ou l'objet est réel. Elle suppose cet objet pour donné. Elle suppose que Dieu, l'âme, les corps, sont des choses, des substances.

Pour Kant, les métaphysiques classiques auront toujours confondues la fondation transcendantale (qui limite, pose le problème de l'objectivité de l'objet) et une connaissance fondative qui reste encore comprise comme une connaissance d'objet. Elles ont été prisonnière d'une certaine image de la connaissance, d'un unilatéralisme de la connaissance.

L'image de l'arbre, et ce qu'elle implique en termes de fondation, s'écroule totalement. Les Idées de la raison ne sont nullement les racines réelles de la connaissance. Il faut distinguer entre fondation métaphysique-ontologique et fondation transcendantale. Les idées n'ont plus ce rôle de racines, de principes réels, mais elles poussent l'arbre à pousser suivant une unité systématique, qui n'est qu'une exigence subjective, ne constituant aucune objectivité mais devant se contenter de l'organiser. Elles sont subordonnées à la bonne pousse de l'arbre, qui sera sans fin.

Ce qui était connaissance assurée d'objet assurant une bonne fois pour toute la connaissance positive devient exigence subjective de la systémativité à faire de cette connaissance. Il s'agit de connaître sans fin et aussi systématiquement que possible les phénomènes.

Réaliser une idée c'est faire comme si ce pouvoir de conclure était un pouvoir d'achever réellement, comme si, du raisonnement, pouvait naître une existence. Abîme entre la raison et l'existence- ce que l'idéalisme allemand s'efforcera de suturer.

L'activité raisonnante de la raison produit bien des Idées, mais la raison est en quelque sorte emportée par son élan : ces Idées, elle les réalise, c'est-à-dire qu'elle les considère comme données. C'est là toute sa dialectique, à sa racine – qui possibilise toutes les métaphysiques dogmatiques. Il s'agit bel et bien d'un sophisme, mais d'un sophisme profondément inédit dans toute l'histoire de la philosophie, d'un sophisme totalement anti-platonicien. Le sophiste est, traditionnellement, celui qui veut tromper. Le sophiste est au large de la raison, il est l'autre, inquiétant de la raison.

Or, Kant écrit : « ce sont des sophistications non pas de l'homme mais de la raison pure elle-même, et même le plu sage de tous les hommes ne saurait s'en affranchir ». Il n'y a là aucune volonté de tromper en ceci que le sophisme est interne à la raison, il appartient à la nature de la raison. Le sophiste est l'hôte rationnel par excellence.